

Études littéraires africaines

De la profondeur de champ...

Pierre Halen and Alain Ricard



Number 14, 2002

La littérature des Grands Lacs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041741ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041741ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Halen, P. & Ricard, A. (2002). De la profondeur de champ... *Études littéraires africaines*, (14), 3–4. <https://doi.org/10.7202/1041741ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

DE LA PROFONDEUR DE CHAMP...

L'ensemble des textes que nous présentons porte sur les Grands Lacs : il traite d'une région, et non d'un pays ou d'une langue. Peut-on trouver à cette région une unité culturelle, ou littéraire ? Telle est l'hypothèse sur laquelle repose notre travail. La notion centrale sur laquelle il repose est celle de profondeur de champ : le champ littéraire ne se limite pas aux textes écrits en français et publiés dans de bonnes maisons : il comprend les textes anciens écrits sur la région, les textes composés en langues africaines, mais aussi en d'autres langues et aujourd'hui, novation sensationnelle, les best sellers mondiaux. Ce sont en somme les fractures, mais aussi les arrière-plans de l'activité strictement littéraire que ce dossier voudrait faire percevoir à travers l'exemple des Grands Lacs.

Les manuels de littérature, les anthologies récentes oublient trop les premiers auteurs francophones de la région et ignorent les textes écrits en anglais dès le début du siècle ; or l'Ouganda, fleuron de l'Empire britannique, a donné les récits de voyage de Ham Mukasa, et aussi les œuvres d'Okot p'Bitek, qui écrivait en acholi et en anglais. Il ne faisait que suivre l'exemple de l'illustre Alexis Kagame, connu comme philosophe, et qui mérite aussi une place pour ses poésies et notamment celles en kinyarwanda, peu traduites par d'autres que lui-même, jusqu'à aujourd'hui. La traduction admirable d'Anthère Nzabatinda dont nous donnons quelques extraits nous indique ce que nous avons perdu. La littérature du Rwanda n'a pas commencé après le génocide et sous la généreuse impulsion de mécènes étrangers. Comprendre ce qui s'est passé, c'est aussi essayer de lire ce que les Rwandais nous racontaient. Il n'est que de citer ici ce livre extrême à sa manière, *Nemo*, d'Antoine Ruti, où les premiers massacres de 1959 étaient évoqués, à travers une forme littéraire étonnante de justesse, si tant est que ce mot puisse être utilisé ici. Ou, plus tôt encore, le volumineux récit autobiographique de Saverio Naigiziki dont la seconde édition, à Astrida-Butare, en 1955, en deux volumes, comporte plus de 600 pages. Deux œuvres remarquables certainement dans l'histoire littéraire africaine, et cependant peu commentées.

Ce n'est là qu'une forme du "silence des grands lacs", qui appelait de grands éclats. La réalité dépassait la fiction : Amin était un personnage sorti tout droit de quelque Grand guignol. La littérature peinait à s'en saisir, cherchait à mettre en mots, en phrases, en chapitres tout ce qui se disait et se vivait en Ouganda ; les *Chroniques abyssiniennes* ont accompli ce tour de force éditorial - et pas seulement littéraire... Elles ont comblé le vide d'un horizon d'attente : il y avait une place à prendre, celle du grand roman de la barbarie ougandaise, qui ne le cédait en rien à la barbarie rwandaise, mais avait sur elle l'avantage d'un tyran histrionique à mettre sur le devant de la scène.

Une réussite éditoriale est-elle nécessairement une réussite littéraire ? Disons qu'il n'y a pas en Afrique tellement de réussites éditoriales et que nous aurions tort de faire trop la fine bouche : il faut du talent pour occuper une place préparée d'avance et Moses Isegawa n'en manque pas. Quelles sont les limites de ce talent ? K. Gyssels nous aide à les entrevoir avec sa lecture sans concession de *Slangenkuil* (1999).

Speke à la cour du roi de l'Ouganda, le Kabaka, c'est déjà un roman ; Richard Kandt au Rwanda, c'est passionnant... Alice Lakwena, ce sont des histoires extraordinaires et effrayantes sous la plume d'Heike Berendt : le champ littéraire est un peu étriqué s'il ne prend en compte que les produits étiquetés littérature. Il faut y joindre les best sellers, les entretiens, les témoignages, par exemple ceux des Commissions d'enquête sur le génocide... Enfin l'irruption d'une forme de mondialisation dans la littérature (*Les Chroniques abyssiniennes*, parues en 1998 sont devenues un best seller mondial et sont traduites en dix-sept langues en novembre 2002) signale aussi que les Grands Lacs sont toujours un des lieux de l'événement, du conflit, de formes d'irruption de l'inédit, en Afrique : carrefour des intérêts et des passions, clé de voûte d'une architecture de la domination, ils engendrent de bien étranges monstres et irradient de bien nouvelles énergies...

■ Pierre HALEN et Alain RICARD

ECHOS DU SILENCE : REMARQUES SUR LA LITTÉRATURE DES GRANDS LACS...

Le thème du silence sert de conclusion au beau livre de Lisa Malkki, *Pureté et Exil : violence, mémoire et cosmologie nationale chez les réfugiés hutus* (1995). L'auteur analyse ce qu'elle appelle "l'architecture du silence". Le terme me paraît très approprié puisqu'il s'agit d'une construction dont les aspects intérieurs et extérieurs sont solidaires, s'arc-boutant l'un sur l'autre. Le silence est pour Lisa Malkki une donnée de fait - les réfugiés parlent peu - mais aussi une expérience intérieure : le silence s'est fait en eux.

"Les habitudes de prudence de silence et de discrétion font partie des manières d'être quotidiennes des gens du Burundi et sans doute du Rwanda.

Cette architecture du silence habite les gens... La police cherche toujours des armes ou des textes ; le philosophe Melchior Mbonimpa a écrit sur l'ordre politique au Burundi : "Pourquoi n'y a-t-il pas un seul écrivain burundais ? En fait la réponse est simple : le texte est toujours un boomerang moral." ...La répression condamne à la stérilité même ceux qui n'ont objectivement rien à craindre..." (Malkki, 1995 : 294).